

# Daniel MOREL pour l'Association des Anciens Elèves Le Braz-Renan

Saint-Brieuc, vue par....

Maurice Le Lannou (1906-1992)

5

Ouvrages de référence:

. **“Un Bleu de Bretagne”**,

*“ Souvenirs d'un fils d'instituteur de la III<sup>e</sup> République, ” Hachette 1979*

10 . **“Saint-Brieuc”**, Editions du Champ Vallon, “ des villes”, 1986

Né à Plouha en 1906, il arrive à Saint-Brieuc en 1908, son père instituteur s'installant avec sa famille dans un logement de fonction de l'Ecole Baratoux...

15 1915-1917 : Guingamp

20 *“Au début de janvier 1915, ma mère et moi dûmes jouer les réfugiés en nous repliant sur Guingamp. Ces trente kilomètres en direction de l'occident furent commandés par la mobilisation de mon père, auxiliaire de la deuxième réserve affecté à un régiment de l'Est, le 161<sup>e</sup> d'infanterie, .... Dont le dépôt était alors dans cette sous-préfecture bretonne où, par une curieuse rencontre ma mère avait une grande partie de sa famille maternelle...”*

25 S'est gravée dans son souvenir une étrange ritournelle dont l'historien qu'il est devenu regrette de n'en avoir jamais connu la source et s'interroge encore sur le sens:

...”*J'ai dans la tête l'air simpliste, pour champ de foire, sur lequel tout le monde fredonnait ces vers étranges:*

*“On dansait l'tango et l'roulis-roulis  
Le jour autant qu'la nuit...”*

30

En mémoire, également, l'usage du breton :

35 *“ Comment donc n'aurais-je point usé du breton aussi commodément que du français, puisque ma condition de fils d'instituteur doublement fidèle m'invitait à pratiquer comme lui une double foi? Aussi bien n'avais-je aucun mérite à tenir en mémoire un langage difficile, quasiment inapprenable à qui n'en a pas été imprégné dès le berceau puisque tout mon entourage, à la seule exception de mes auteurs et de cette grand-mère paternelle venue de la douane, ne connaissait que lui. Et Guingamp tout entier bretonnait à qui mieux mieux. Les prônes de la basilique se faisaient à peu près tous en breton, et le vieux crieur public parcourait les rues, au soir tombant, en agitant sa clochette sinistre, annonçait en breton*  
40 *des morts que la guerre multipliait.”*

45 Il se souvient aussi avec émotion d'avoir eu pour institutrice en ce temps de guerre, “ *une femme en coiffe du pays de Tréguier, .... Madame Le Calvez, “victime de sa coiffe aux ailes pointues, de son “korvennn” brodé “... Il ne la prend pas dès l'abord comme une vraie « maîtresse en costume de maîtresse »*

;

50 *“ Je me souviens encore de la manière efficace dont cette Bretonne, pour qui le français était une langue étrangère, décarcassait devant ses petits Bretons la phrase française, en analysait les éléments, en dissipait les équivoques et pourchassait ce “on” qui leur était si commode pour sauter l'obstacle des conjugaisons. “Hier, avait écrit quelqu'un, “on a été au marché avec ma mère”.*

*“Qui est “on?” s'écriait la maîtresse au compte rendu du devoir.*

*Et le chœur de hurler, dans un bel ensemble construit par l'habitude, et sans faire de liaison:*

55 *“ “On” est un imbécile!”*

*Madame Le Calvez l'ayant conduit au niveau du certificat d'études. “Comme à peu près tous les fils d'instituteur de la III<sup>e</sup>, j'étais voué au lycée qui n'était point alors obligatoire et dont il n'y avait dans le département, qu'un exemplaire, au chef-lieu. Nous regagnâmes Saint-Brieuc, ma mère et moi, et j'entrai en classe de sixième le 1<sup>er</sup> octobre 1917.*

60

*1917: Saint-Brieuc.....” cité gentille”?*

*Cette appellation due à Octave-Louis Aubert dans un objectif touristique et que Louis Guilloux, nous dit Maurice Le Lannou, récusait, lui paraît “fort mièvre”... Cela dit, il ne l'évacue pas, ne partageant nullement le regard porté sur sa ville par l'auteur du “Sang Noir” qui la voyait, dit-il, “ grise et sans ouverture”*

65 *Voire! S'exclame-t-il, le granit local, plus bleu que gris ne manque pas de lumière. Quant aux ouvertures! Il suffit d'errer un peu aux limites de l'agglomération, sur les lèvres des deux profondes vallées qui l'ençâssent, pour découvrir des horizons de grande ampleur et jusqu'aux miroitements de la mer. ...Le Saint-Brieuc du premier tiers de notre siècle ne souriait pas au libertaire, mais il donnait à la plupart de ses habitants la joie de vivre dans une vraie ville faite pour la rencontre, la fusion, l'échange et, pour tout dire, sur cette jointures des deux Bretagnes, la haute et la basse, la française et la bretonne, : la communion.....*

70 *S'il y a dans la province un creuset des deux entités linguistiques se fondent dans une unité bretonne, c'est bien la cité gentille établie au fond de sa baie, laquelle est l'échancrure majeure de la péninsule et pousse le rivage et ses grèves jusqu'à la route qui court de Paris à Brest. La frontière des langues passe une quinzaine de kilomètres plus à l'ouest, mais, quoiqu'elle se marque avec plus de netteté dans la campagne, séparant dans un détail minutieux hameaux bretonnants et hameaux gallos, elle laisse bien de la liberté à la ville si heureusement située, qui voit cohabiter fort pacifiquement des populations sorties des uns et des autres. Saint-Brieuc est la ville de Bretagne la plus expressive en ce sens qu'elle ne penche exagérément ni d'un côté ni de l'autre: Bretons et Gallos y font bon ménage et jeu égal”.*

85

### **L'accent:**

*Ce qui frappe toutefois notre petit Breton, c'est le parler des femmes de Cesson et de “Sous-la-Tour”... Il commet d'ailleurs un amalgame lorsqu'il les évoque venant vendre leurs maquereaux en ville dans leurs petites charrettes traînées par des ânes immenses, (les bardaou)....*

90

*C'est aussi l'accent des enfants du catéchisme qui chantent “avec emphase »:*

## O l'audij-uste sa-crement

### Où Dieu nous sert d'a aliment

95

A Saint-Brieuc effectivement où l'on parlait souvent avec des réminiscences de vocabulaire , des restes d'accent et de prononciation des campagnes voisines, on prononçait le “Ke”, “tchieu” et le “Gue” “djieu” devant “u” ou encore “eu” que l'on mouillait ... On disait le “tchiu” pour “cul”, “djieul” pour “gueule” ... On pouvait ainsi tomber sur le “ tchiu “ou encore se casser la “ djieul.”..

100

Notre auteur, se livre alors à une réflexion des plus pertinentes sur le “**creuset bien impartial**” de la “frontière linguistique” qu'il a, aidé de son père, découvert à Saint-Brieuc:

105

**“ Les petits bretonnants, habitués aux fameuses mutations qui désespèrent les philologues et servent à rendre la langue bretonne prononçable, prenaient vite l'accent indigène et détaillaient dans une diction unanime leurs cantiques à la gloire de “la très audjiste Trii- inité”.**

110

**“ Accent, mais aussi vocabulaire et tournures. Mon père, qui avait l'âme grammairienne mae faisait remarquer l'étrangeté de certaines formes, dans lesquelles il assurait qu'il pourrait bien avoir du latin. Le mot de l'acquiessement –“ ver” (pour oui) ne sort-il pas en ligne droite du “vero” de Cicéron? A n'en pas douter, Rome bute encore, le long de ce front linguistique qui passe à quatre lieues de ma cité gentille, sur le môle de résistance du parler breton. Résistance et peut-être même conquête, si l'on veut bien considérer que le breton s'est inséré parfois dans le langage du Gallo. L'invite “ até quant et mé “(“ viens avec moi) ne sent guère, elle, son latin.” Quant” est très certainement ici le “ gant” breton, qui signifie”avec”, et le “et,” si j'en crois mon savant vieil ami le chanoine François Falc'hun, un Breton pour qui la vérité passe avant tout orgueil ethnique, n'est sans doute qu'une simple voyelle mise là- le cas est banal en langue bretonne- pour autoriser une prononciation moins raboteuse.**

115

120

**Voilà donc une limite singulièrement agissante, comme le sont la plupart des frontières véritables, et Saint-Brieuc est un creuset bien impartial.”**

## L'externe Libre,

125

Le jeune lycéen, externe libre, dans ses quatre parcours quotidiens entre l'école Baratoux et le lycée, libéré chaque matin à 11 heures, chaque après-midi à 4 heures et dispensé des heures d'étude du jeudi, aura tout loisir de découvrir sa ville...

Au marché, avec sa mère, il observe les dames qui chipotent le prix du beurre après avoir plongé leur pouce dans la motte pour le goûter...

130

**“ Il y venait une bonne centaine de fermières des environs, qui, sans éventaire et sans installation d'aucune sorte, simplement dans un grand panier noir à double ouverture, proposaient chacune quelques mottes de beurre de leur confection.... et les ménagères citadines devaient se fournir près de ces artisanes à bonnet blanc constituées en une assemblée silencieuse, sans cris, sans appels à la clientèle, bruissant seulement de chipotages pour quelques liards et – comment dire ? - de ce petit bruit répété et mouillé, en forme de clapotis, que faisaient langues et palais de ces dames goûtant la marchandise.**

135

**Car on goûtait le beurre avec le plus grand soin. Dans ce pays où l'on n'aime guère le fromage, et où longtemps l'on n'en a point fabriqué, le beurre est le condiment du pain, que l'on mange à peu près avec tous les plats, et quasiment comme dessert à la fin du repas.**

140

**Il en était donc alors du beurre comme du cidre: le produit variait selon les crus, et ceux-ci étaient aussi nombreux que les paysannes vendeuses”.**

Si la halle au poisson est à un moindre degré un lieu de chipotage, c'est que **“les bonnes femmes marines de Sous-la-Tour avaient la langue plus pointue que celle des paysannes de Ploufragan ou de Tréméloir”** et ne se gênaient pas pour invectiver gaillardement les bourgeois qui émettaient des doutes sur la fraîcheur de leur « **pésson** ».

Sa mère lui délègue fréquemment la tâche des **“commissions”** dans les épiceries de la ville...  
” **On naissait alors épicier, et l'épicier avait un nom et une histoire; “” maison fondée en 1835”...”maison de confiance”...**

” **Ce n'était point, il me semble, de vaines promesses, et j'ai gardé le souvenir de scènes édifiantes. Pour compléter le menu dont ma petite livre de veau devait constituer l'essentiel, ma mère me chargeait aussi d'acheter le fromage de gruyère que, contrairement au goût le plus répandu dans la province, nous aimions en accompagnement du pain, ou râpé sur les macaronis. A l'ombre de la cathédrale, Monsieur Le Douarec( maison fondée en...) servait de ses propres mains cette denrée délicate qui se ternit plus vite que la rose. La meule était sous cloche, et le notable épicier avait seul qualité pour soulever le verre, après quoi il taillait et empaquetait la pièce demandée sans y laisser la moindre empreinte. Tout cela...chapeau melon en tête. Il n'y avait aucune impolitesse à cette coiffure: M. Le Douarec, en vous tendant votre paquet, retrouvait une main libre, de laquelle il portait son couvre-chef à bonne hauteur, avec cérémonie, que vous fussiez mairesse, préfète ou ménagère de petit étage.”**

Loin d'être fermée sur elle-même, la ville accueille à l'occasion de festivités annuelles ou occasionnelles les campagnes et sait le leur rendre:

- **29 septembre: La Foire Saint-Michel...: “ Paiement des fermages et renouvellement des baux”**

” **L'une des plus courues de la province et qui durait bien toute un semaine.... Cette dernière semaine de septembre est à la charnière de deux des périodes les plus actives de l'année agricole, entre moisson et labours, et elle précède immédiatement la rentrée des écoliers. Saint-Michel est l'héritier direct de Mercure, le dieu des commerces de plein air et des colportages..... On y trouvait tout ce qui pouvait être utile à la vie de la ville comme à celle des champs, et ce commerce – de neuf, mais surtout d'occasion -témoignait , par la nature même des articles négociés, de l'intense osmose qui existait encore entre le monde campagnard et le monde citadin... pour ne pas philosopher davantage, je dirai simplement que , dans son ardeur à fouiller parmi les vieux livres, à mettre au jour l'utile outil de jardinage, à sortir du bric-à-brac la paire de boules bretonnes de pur gayac, bien tournées et de la bonne dimension, mon père donnait l'exemple admirable de cette rencontre sacrée.**  
180 **Et il allait dans ce sens fort loin.....**

En effet,, passant outre à sa dignité d'instituteur connu en ville, et au grand dam de sa rigoureuse épouse, **Théophile Le Lannou** ne manquait jamais d'y manger sur le pouce un ou deux morceau de morue frite sur une pièce de pain, accompagnés sans aucun doute d'une bolée de cidre tirée à a clé, sur place, d'un fût de trois barriques....

185 **“ Ma mère, qui avait l'odorat fin, dénonçait à notre retour, dès le seuil, cet attentat aux bonnes manières. J'ai trouvé, au fil des ans qu'elle manquait un peu des jugeote sociologique. Le goût atavique des paysans et des peuples sous-développés pour le poisson salé, séché ou boucané est bien connu, et l'Europe a jeté les bases de sa fortune par le commerce de la morue. Saint-Brieuc aussi, en partie, puisqu'à son port du Légué**

190 *s'attachaient une demi-douzaine de terre-neuviens. En mangeant devant le peuple sa morue fumante, mon père ne dérogeait pas, il reconnaissait ses ancêtres. Il retrouvait les fibres d'une société et d'un terroir: il communiait...*

- Octobre: Les Chocards...

195

*Que faisons-nous d'autre quant aux premiers jours d'octobre – encore une date charnière – et en familles serrées nous allions , vers Langueux et jusqu'à Yffiniac, à une ou deux lieues de la ville, manger le chocard? Les Briochins marquaient en cette occasion que les relations de la ville et de la campagne dépassaient de loin l'économique et le foncier pour atteindre véritablement le religieux.*

200

*Le chocard – je n'ai jamais pu savoir l'origine du mot - est un gâteau rustique de farine fraîche et de pommes nouvellement récoltées. Il célèbre solennellement l'achèvement d'une moisson et la dernière cueillette du fruit national. De toute évidence, c'est la céréale qui tient dans cette sorte de chausson la meilleure place, la pomme n'étant que le condiment de fête. Ainsi s'exprime dans la joie d'un peuple la conscience de beaucoup devoir aux dons de Cérès. Ainsi s'exprimait à Saint-Brieuc toute une civilisation céréalière qui fait contraste avec les ripailles carnées des pays de la Méditerranée.*

205

210 . 31 mai: “ L'étonnante procession nocturne, aux flambeaux, en l'honneur de la Vierge d'Espérance”

Cette festivité est encore une occasion d'osmose entre ville et campagne. Notre auteur l'évoque avec beaucoup d'humour dans ses deux ouvrages:

215 *“ N'étant ni liturgiste ni hagiographe, je ne saurais dire l'origine d'une fête qui mettait les briochins, hormis les mécréants souffleurs de chandelles, en dévotion active de Marie. ....Elle se déroulait sur une bonne lieue et devait au miracle de ne pas 'embrouiller dans ses inévitables contorsions. Elle embrouillait en tout cas ses chants? Aux points où deux de ses segments se rapprochaient sans se toucher, marchant en sens contraire, et comme se frottant l'un l'autre, la cacophonie était redoutée des conducteurs en surplus, et les processionnaires perdaient aisément le fil, passant du français au latin, du latin au breton, sans voir qu'ils se trompaient d'un kilomètre.*

220

*Il y avait tout de même des passages de grande solidité, là où quelque musique bien cuivrée scandait, avec le pas, la mélodie. J'aimais ces reprises en main et en ai gardé le goût des orphéons. La grosse caisse avait le mérite de bien accentuer ce cantique latino- français qui était comme l'armature musicale du défilé:*

225

*Laudate, ma mère  
Que ce chant si doux  
Comme une prière  
Monte jusqu'à vous...*

230 *Si doux? Voire! Cela permettait au contraire de frapper martialement du talon.*

Suivent des interrogations du jeune lycéen sur la syntaxe du chant:

*... je ne voyais pas comment le vocatif “ ma mère” pouvait être rapporté à l'impératif “laudate”.Et le refrain tout en latin, lui, ne fournissait aucune lumière:*

235

*Laudate, laudate, laudate, laudate Mariam...*

*On n'entendait pas sous le vacarme de trombones et des caisses claires, le “m” final, et les chanteurs, en vérité, ne songeaient nullement qu'il existât.*

240 Confiant ses inquiétudes à son instituteur de père, ce dernier, après avoir disséqué le texte, “*ironisa sans méchanceté sur un peuple qui massacrait jusqu'à ses prières.*”

14 juillet: “...Le parc de la préfecture...

245 “*Mon père portait un respect plus achevé à une autre des fêtes glorieuses de notre chef-lieu, qui rassemblait, l'après-midi du 14 juillet, à peu près toute la population – ne s'abstenaient que les douze familles fidèles à l'Ancien Régime – dans le parc de la préfecture, exceptionnellement ouvert en ce jour pavoisé.*

250 *Le parc était splendide à mes yeux d'enfant. Il était en tout cas suffisamment vaste pour que des milliers de personnes républicaines y déambulassent à l'aise. Mais il restait préfectoral. Je veux dire par là que, bien que le préfet n'y parût point, chacun, dans son vêtement et son maintien, paraissait pénétré de la respectabilité du lieu et de la solennité de la circonstance. Il ne manquait aucun ruban des palmes académiques; à tout le moins ceux qui restaient dans l'attente arboraient-ils, au revers du net veston d'alpaga, une boutonnière sans équivoque.*

255 *Je n'étais pas grand clerc en psychologie sociale, mais il me semble que, si nombreuse qu'elle fût, la foule restait pleine du sens hiérarchique et reconnaissait ses chefs.*

260 *C'était la fête de l'administration publique et de tous ceux qui en tenaient une parcelle de puissance. La République est capable d'apparat. Pendant plusieurs heures, à travers les allées du jardin consulaire, les expéditionnaires et leurs familles endimanchées croisaient et recroisaient les sous-chefs, qui leur faisaient de bons sourires. Nous, nous croisions l'inspecteur primaire, à qui j'étais présenté et qui me voyait un bel avenir.”*

Un dimanche de juillet et son lundi: Les Courses...

265 Il s'agit là d'un événement séculaire qui a pris fin dans les années soixante lorsque la Ville de Saint-Brieuc a eu la riche idée de transformer “la Grève des Courses” en une immense déchèterie à ciel ouvert avec pour objectif second de gagner du terrain sur la mer. Pendant une bonne trentaine d'années, on y a tout déversé: ordures ménagères, ferraille, gravats, verres cassés, etc... Une mine pour les archéologues du futur ... qui risque bien de les étonner concernant les sépultures de notre époque puisqu'on dit qu'on y a même déposé des cercueils et des ossements provenant sans doute des ossuaires des cimetières.....

270 Jusqu'alors, les “Courses” étaient le grand événement de l'année; le lundi étant jour férié, les écoles et administrations étaient fermées et toute la ville participait à l'événement, avec pour point d'orgue, le dimanche soir, le “bal des Courses”, gratuit, en nocturne, sur l'esplanade des Grandes Promenades, animé par le briochin Lili Huguen et son orchestre, dont la réputation régionale attirait des foules de danseurs et de spectateurs mélomanes .

La fête était quelque peu mondaine, sur le champ de course et populaire, sur les côtes qui dominaient la grève. Des grappes humaines se juchaient même sur les wagons du petit train qui stationnait sur la hauteur..

280 Maurice Le Lannou a merveilleusement évoqué cette festivité: son site, ses acteurs et spectateurs, et son épilogue du “retour des Courses”

**. Le Retour des Courses...**

C'est par ce moment exceptionnel que notre auteur ouvre son second ouvrage “Saint-Brieuc”  
“*Je ne crois pas que Saint-Brieuc ait été jamais plus aperçu, plus senti, plus aimé de ses citadins que....Le jour des Courses. Je mets une majuscule parce que cette festivité*

285 *chevaline était une des dates majeures du calendrier, à l'égal des grandes solennités religieuses, sans doute même plus unanimement considérée que celles-ci, car il y avait toujours, quasi rituellement, une poignée de mécréants farceurs pour piétiner, sans en avoir l'air, les dessins floraux de la rue avant la procession de la fête-Dieu, ou bien pour souffler à leur nez quelques bougies de pèlerins dans l'immense défilé nocturne du 31 mai en l'honneur de Notre-Dame d'Espérance....*

290 *La foule se retrouvait, au soir de la seconde journée, sur la place Du Guesclin, où elle attendait un nouveau spectacle plus essentiel et plus expressif encore, de l'unité citadine: c'était le "retour des Courses", un défilé qui rétablissait dans une hiérarchie démocratique retrouvée, une réalité plus subtile et plus exacte que la réunion populaire de l'après-midi.*

295 *Les landaus et les automobiles – encore rares - des personnages de marque qui avaient, du pesage installé sur la grève, présidé aux épreuves, rentraient par la route, plus lentement que les trains de plaisir, se réunissaient aux limites orientales de la ville, montaient au pas la raide côte de Gouédic et réintégraient la cité en passant devant la double haie d'un bon peuple qui achevait d'assouvir, en applaudissant en vrac conseillers municipaux et notables*

300 *du turf, son appétit de joies civiques. A chaque mi-juillet – la date précise était choisie selon l'horaire des marées – le retour des Courses réaffirmait ainsi Saint-Brieuc dans son être véritable."*

#### **. Le site:**

305 *"... la grève de Cesson, une immense étendue de tange et de sable ferme où l'on plantait dès la veille, à la faveur d'une morte-eau les installations d'un hippodrome provisoire, avec pesage, tribune et pari mutuel. Le cadre était grandiose, dans le fond de la baie bordé de falaises abruptes, mais il se situait à une bonne lieue, et l'atteindre supposait toute une expédition.*

310 *Il n'y avait guère d'autos à l'époque, mais la grève était providentiellement desservie par deux lignes ferroviaires, l'une à écartement normal, l'autre à voie étroite – le "grand train" et le "petit train" - dont les destinations n'avaient rien à voir avec le sport hippique.....L'une et l'autre faisaient ces deux jours-là, le plus gros de leurs affaires annuelles en organisant, jusqu'à la halte des Courses, des trains de plaisir qui débordaient de citadins en fête.*

315 *Nous en étions, mon père, ma mère et moi, bien que le chef de famille n'eût aucune compétence cavalière ni aucun penchant pour le jeu. Nous nous voulions briochins et tout Saint-Brieuc était là"*

#### **. Les deux publics...**

*. Le "Tout-Saint-Brieuc"..*

320 *"Un gratin de turfistes qui se recrutait dans l'affaire et le commerce; et auquel se joignaient par obligation quelques autorités politiques administratives et militaires: ceux-là pénétraient dans l'enceinte et y jouaient avec le jeu du pari mutuel, celui des élégances.*

*. Le Peuple.*

*" La classe subordonnée comprenait tout le reste, dont mes parents et moi, et les autres instituteurs, cette fois solidaires du peuple menu.*

325 *Mais nous tenions le bon bout du décor. Pourquoi payer l'entrée d'un ennuyeux pesage, quand on avait pour soi l'amphithéâtre de falaises herbues, où l'on suçait de petits crabes vendus par des bonnes femmes poissonnières de Sous-la-Tour, et d'où le regard embrassai, bien au-delà des casaques multicolores, l'immensité des grèves et, en extrême arrière-plan, le liseré d'une mer lumineuse dont nous pouvions, jumelle à l'œil supputer le retour?...*

330 *Tout y est dit sur ces Courses entrées dans la légende briochine, nonobstant une petite confusion de la part de notre auteur: les petits crabes cuits appelés à Cesson "cancres", du*

latin “cancer”, et qui pullulaient dans les rochers et pierrailles du rivage, crabes verts vivants, rouges après cuisson, étaient vendus au public des “côtes” par des femmes de Cesson. Le lieu dit “Sous-la-Tour”, n'est pas précisément situé sous la tour, mais en face, en Plérin. Quant au retour des Courses, c'était encore un spectacle dans les années 1940, à la Ville-Ginglin, où l'automobile était rare, quand le public se massait sur le trottoir de la rue Anatole France pour voir passer les autos de toutes marque des riches turfistes qui venant du Chemin des Courses, remontaient ladite rue pour rejoindre la route nationale à Beaufeuillage.

#### 340 - La Fête sportive...

“ Fête municipale”, elle se déroulait annuellement sur le champ de Mars dans l'entre-deux-guerres, nous dit l'auteur, sans précision quant à sa place dans le calendrier. **”Prétexte d'un nouveau rassemblement et d'une nouvelle liesse”**, tous les sports de l'époque étaient convoqués : **”démonstrations athlétiques spectaculaires, comme le saut à la perche et les voltiges aux agrès de gymnastique; ou bien encore des compétitions entre divers quartiers de la ville, comme les luttés à la corde, lesquelles donnaient lieu à des encouragements bruyants et passablement chauvins, témoignages paradoxaux d'une solide cohésion citadine”**.

Sur le Champ de Mars,” **soustrait en ce jour aux chevaux et aux militaires”**, les courses cyclistes constituaient le clou de la fête: **“ dix à douze courses cyclistes aux désignations alambiquées, qui allaient de la “vitesse” à l’”américaine”, avec les hors-d'œuvre si excitants de l’”élimination”( à chaque tour de piste, le dernier du peloton était sommé de “descendre”), de la “course de primes” ou de la “consolation””**. Les organisateurs , en plus des coureurs régionaux, se faisaient forts de présenter un **“plateau”**, non pas de grands champions français ou étrangers mais toutefois **“ d'une demi-douzaine de chasseurs de primes parisiens qui jouaient les bouche-trous” au Parc des Princes ou au Vél'd'Hiv, et se trouvaient fort heureux – nonobstant la piste en terre parfaitement plate et quelque peu poussiéreuse -- d'obtenir un engagement contractuel à la manière des grands, dans un chef-lieu de province qui se réjouissait, lui, ne serait-ce que pour s'affirmer soi-même, de les avoir.”**

Le Champ de Mars, à cette époque constituait l'AGORA de la ville et ce fut encore le cas pendant très longtemps avant qu'il ne devienne un parking et qu'il ne fût envahi par des constructions immobilières.

365 **“ Aussi bien la fête sportive du Champ de Mars se tenait-elle en vérité sur l'agora, dans le cadre familial où se déroulait la foire Saint-Michel, le Concours hippique, le Comice agricole et la revue du 14 juillet. Elle était agrémentée aux entractes, des cuivres de l'Harmonie municipale. Les deux tribunes provisoires qui surélevaient les spectateurs pour leur permettre de tout voir se dressaient – à cause de la place mesurée, mais aussi par une bien remarquable rencontre – de part et d'autre du monument de granit élevé en son temps aux victimes briochines de la guerre... de 1870.**

#### . La Coupe Florio

375 **“Aux environs de 1920, des “sportsmen” ou des garagistes régionaux, en mal de publicité, obtinrent que fut disputée dans les environs immédiats du chef-lieu la fameuse Coupe Florio, une des épreuves les plus sensationnelles du sport automobile de l'époque. Chez les briochins, la curiosité l'emporta sur le refus de l'extraordinaire, et le peuple se pressa sur des points de la course qu'il pensait décisifs, surtout au sommet de la côte de “Monte-à-**

380 ***Regret” la bien-nommée, à l’extrême lisière orientale de la commune, sur la route familière des chocards. L’attente fut longue et l’on saucissonna dru sur l’herbe des bas-côtés. Au milieu de l’après-midi surgirent de monstrueux bolides qui roulaient bien à quatre-vingts kilomètres à l’heure, dans un tintamarre assourdissant et des nuages de poussière. L’homme de la petite ville connut ainsi, prématurément , l’épouvante du progrès”***.

385 . Y a-t-il encore de grands moments ?

Notre auteur après l’évocation de toutes ces occasions de rassemblements festifs, de “communion”, se pose la question. Il est évident que l’exode d’un grand nombre de briochins des générations suivantes vers les lotissements des communes périphériques, le vieillissement et une certaine paupérisation de la population restante , l’exode de l’activité artisanale et commerciale hors de la ville, la disparition des entreprises ou leur délocalisation dans des “zones” éloignées, sont autant de facteurs d’une dispersion de l’habitat et de la disparition des fêtes d’antan...

390 ***“ Le monument de 1870 a été démonté à l’issue du dernier conflit mondial et remonté dans un “cimetière neuf” – vieux alors à vrai dire de près de cinquante ans, mais hautement banlieusard – aux limites occidentales de la commune. Mais il n’est pas le seul témoignage à avoir été ainsi écarté. Le préfet du chef-lieu a autre chose à faire que de recevoir les foules au vert pour l’amour de Marianne. La musique municipale a renoncé au plein air. La foire Saint-Michel a été transportée en banlieue. La procession nocturne du 31 mai a lieu, depuis quelques années le dimanche qui précède la clôture du mois marial. Le Champ de Mars est devenu un parking...Les civilisations sont mortelles jusque dans leurs plus humbles expressions: le retour des courses lui-même a cessé d’être pour l’habitant de Saint-Brieuc un grand moment.***

400 ***“Mais y a-t-il encore de grands moments pour l’habitant des villes? Mon Saint-Brieuc presque natal ne déroge pas à la règle actuelle, qui veut qu’à l’exception peut-être des plus grandes nos cités, elles deviennent le dimanche et aux jours de fête, des déserts.”***

. Le Lycée .... Georges Palante

410 Octobre 1917: Notre auteur, bien préparé à l’école Baratoux, à Guingamp par son institutrice en coiffe et à la maison par son père, entre en sixième au lycée de Saint-Brieuc où il va collectionner les prix d’Excellence. Il évoquera avec humour les manies et fantaisies de quelques-uns de ses professeurs : M. Fueilleul, M. Maumon, M. Fender, dit Lafleur, M. Jolinoir, pour finir en classe de Philosophie-Lettres marquée par sa rencontre décisive avec Georges Palante qui lui conseillera, de choisir l’enseignement.

415 Il se permet au passage un portrait élogieux de ce philosophe de renom.:

***“ ...nous avons pour maître en cette matière énorme, le célèbre Georges Palante, qui n’est autre que le Cripure du roman de Louis Guilloux, le “Sang Noir” et de la pièce qu’il en a tirée »...***

420 ***“ Crucifié chaque jour par une infirmité monstrueuse – des pieds énormes taraudés de goutte et qu’il fallait, disait-on, chirurgicalement raccourcir de temps en temps – il marchait difficilement et ployait d’accablement sa haute taille. Anarchiste à la manière douce et souffrante, il se tenait pour persécuté sous toutes ses formes, l’Université, la petite ville bourgeoise, l’autorité académique, ses collègues du lycée, ses classes elles-mêmes. La Sorbonne, il est vrai, lui avait refusé une thèse de doctorat hors de toute norme traditionnelle et dépassant les hardiesses permises à une avant-garde. Pour le reste, il est***

425

certain que Louis Guilloux en a terriblement rajouté. Jusqu'au surnom sans doute: Cripure – contraction de “ critique de la raison pure” -- n'était pas un vocable connu de mon temps, celui de la guerre, qui est censé être celui dans lequel se passe le roman. La haine des élèves? Georges Palante n'était chahuté que par ses classes marginales, les galopins de troisième à qui il donnait une heure hebdomadaire de morale, et les seigneurs très positifs de mathématiques élémentaires, que la philosophie rebutait.

Je ne crois pas non plus à la cabale des collègues: Le “Sang noir” invente proprement, dans les personnages de Babinot et de Nabucet, dont j'ai bien connu les originaux (j'ai décrit l'un d'eux dans ce livre), de petits monstres de chef-lieu que personne d'autre n'a jamais vus sous ces effroyables couleurs. Quant à la société briochine, elle ne torturait Palante que de quelques sourires amusés lorsqu'elle voyait le philosophe infirme, entre deux classes, traverser grotesquement, en ahanant, l'immense Champ-de -Mars qui séparait le lycée de la partie vivante de la ville, à la recherche d'un petit vin blanc réparateur. Ou de deux...

Pour moi qui fut son élève,.....je préfère dire que le malheureux était un remarquable maître, d'une haute conscience, que son mépris de la société n'était que détresse, qu'il aimait les bêtes et qu'il eut la charitable pensée, avant de se suicider ( cela arriva au cours de l'été 1925), d'épouser devant le maire la maîtresse- servante illettrée et mafflue qui avait été, des lustres durant, sa compagne.

Le reste, cher Louis Guilloux, est... littérature”.

## Le regard du géographe sur la ville

“ Les briochins qui s'en revenaient de l'immense amphithéâtre marin où s'étaient déroulées les courses se retrouvaient dans une ville fort exiguë. Son site, comme disent les géographes, se limitait à une toute partie du plateau triangulaire que découpent en forme de bec par leur confluence – celle-ci à moins d'un tiers de lieue de la mer – le Gouët, qui coule ici vers l'est, et son subordonné, le Gouédic (..) originaire du sud-ouest, qui le rejoint en angle aigu. Et encore tout ce bec ne fut-il pas entièrement utilisé: sa pointe extrême, aujourd'hui protégée légalement contre les lotisseurs en raison d'un panorama d'une extrême beauté, reste encore, autour d'un château qui a fini par héberger un collège agricole de jeunes filles, champêtre et maraicher”

Le Saint-Brieuc des origines, quant à lui se nichait plus à l'intérieur “dans une sorte de cuvette au centre de laquelle se dressent aujourd'hui la cathédrale, l'hôtel de ville, la préfecture et la halle aux poissons”...” bassin supérieur d'un minuscule ruisseau “, l'Ingoguet”, “ qui dégringole au plus droit et au plus vite ,en moins de cinq cents mètres , par un ravin profondément buriné qui fut longtemps la seule sortie de l'agglomération”, rejoignant le Gouët, au niveau du pont qui porte son nom.

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville n'est restée accessible au nord et à l'est que par le fond de ses vallées et limitée au sud par des *carrefours-frontières* ou “croix”, Croix- au-Chat, Croix- Mathias, Croix- Perron, Croix-Lambert, “ *sentinelles symboliques* “ au sud de l'agglomération.

## Saint-Brieuc – les-Ponts !

La ville ne fut désenclavée et ouverte dans toutes les directions qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'édification des ponts et des viaducs pour franchir “ *les fossés du Gouët et du Gouédic*”

Sur la vallée du Gouédic, dans les dernières années du second Empire (1863), un pont

475 **“monumental et en granit”**, pour le seul chemin de fer..., Plus tard, en 1905, pour le « petit train » et l'accès rapide vers Cesson, le Pont de Toupin, puis en 1962, le Pont d'Armor. Pour relier la ville au « Plateau » et rejoindre la Nationale 12 déviée hors de la ville. On ne peut donc sortir de Saint-Brieuc vers l'est que par un pont, celui de Gouédic y compris.

480 Du côté du Gouët, au sud, on ne sortait de la ville que par les minuscules Pont de Gouët qui donne sur “Tosse-Montagne” et la vallée ou par le Pont-de- Pierre qui permet de passer encore aujourd'hui sur la rive plérinaise du port. On y descendait par la “vieille côte, aujourd'hui par la rue du Légué. Le Pont de Souzain emprunté par la route de la côte et le “petit train” fut ouvert lui aussi en 1905 et permettait d'accéder à Plérin, Pordic, Binic, .... mais nos édiles en mal de modernité, ont eu la riche idée de le faire sauter en grand spectacle en 1995, quelques jours avant le passage du Tour de France au virage de la “Rotonde”, prologue d'ouverture

485 contre- la -montre, où le ciel en sa fureur réprobatoire, déversa des tombes d'eau sur la course...Pour rejoindre Plérin, au sortir de la ville, il nous faut, comme nos ancêtres avec leurs charrettes, descendre à pic le vallon de l'Ingoguet pour remonter la côte de Plérin par des virages de montagne.

Maurice Le Lannou, décédé en 1992, a échappé à ce désastre...

490

Pour un contournement de la ville rendu nécessaire, Saint-Brieuc étant un passage obligé sur l'itinéraire Paris-Brest et vers les cités de la côte occidentale,

**“ Fruit de cette nouvelle sujétion, le dernier grand viaduc briochin ne remonte qu'à 1980. Il a les dimensions de l'époque et, en somme, fait coup double, puisqu'il enjambe d'une seule volée, en ne prenant qu'un court appui sur le bec étroit de leur confluence, très près du confluent lui-même, ce Gouédic et ce Gouët si enfoncés qui étreignaient l'agglomération originelle. Cela fait plus de huit cents mètres de longueur ....Mais à cette altitude, qui est celle du plateau, quel panorama, et quelle leçon d'histoire.... Seul le piéton est en mesure de s'émouvoir à ce spectacle somptueux qui est l'une des plus belles illustrations géographiques de l'histoire contemporaine que je connaisse.”**

495

500

C'est en effet une leçon d'histoire de la ville, dans sa géographie, qu'on peut reconstituer: En bas, le port dans la configuration qu'on lui a donnée au XIX<sup>e</sup> siècle, son bassin à flots creusé dans l'estuaire du Gouédic, l'ancien port à marée qui remonte jusqu'au Pont-de-Pierres, au bas de la “vieille côte et l'enrochement du nouveau port au-delà de la pointe de Cesson.

505 De l'autre côté, l'ancienne entrée de la ville par le Pont-de-Gouët et une perspective rectiligne de la vallée jusqu'au pied de la Côte-au Roux.

**“ au pied même du raide versant gauche si joliment désigné du nom de Tosse-Montagne; et la route fuyant l'obstacle, s'en va au long du cours d'eau chercher, quelques kilomètres en amont, des pentes plus clémentes qui la porteront, par “la côte au Roux”, sur le plateau.”**

510 **Saint-Brieuc-les-choux**

Notre géographe-historien évoque avec un brin de nostalgie quelques activités essentielles et productions disparues :

- Le port du Légué, « **havre urbain de cabotage où sont venus des bois du Nord et des houilles anglaises, et où s'armèrent un temps quelques trois-mâts pour la pêche à Terre-Neuve** » , « **port aussi de pêche fraîche tout à l'entrée de l'estuaire, au pied du versant que porte le vieux village de Cesson; ledit port de pêche abrite trois ou quatre dizaines de barques dragueuses , chalutières ou ligneuses qui ne s'écartent guère de la baie mais ont Les longtemps suffi à ravitailler en poisson et coquillages les halles de la ville..** »

515

- Un environnement rural suburbain qui produisait des légumes en abondance et notamment des choux... et aussi naguère des fraises !...

520

**« les Briochins d'aujourd'hui , hors la saison de Plougastel-Daoulas, reçoivent leurs**

525 fraises de la Haute-Volta, si ce n'est du Zimbabwe : les fraisiers étaient naguère , en juin, et nonobstant la concurrence des plougastelloises, le décor rougeoyant d'un bon morceau du versant septentrional de la vallée du Gouët, au-dessus de la partie la plus intérieure du port du légué ; ils ont disparu laissant la place à des pavillons qui traduisent dans la même temps le développement démographique d'une agglomération urbaine et la dénaturation de la cité. »

530 ... » On l'appelait Saint-Brieuc-les-choux, et cette désignation quelque peu moqueuse disait la particularité d'un maraîchage qui n'avait guère à voir avec les artichauts, les choux fleurs ni les pommes de terre de Saint-Pol-de-Léon ou de Paimpol ni donc avec les célèbres privilèges, chers aux géographes, de la « ceinture dorée » bretonne, et pas davantage avec les bienfaits thermométriques du Gulf Stream, mais tenait de très près aux goûts alimentaires d'une communauté citadine assez affirmée pour avoir ses singularités.

535 « Saint-Brieuc a perdu ses choux, ses fraises et sa morue salée. Il en a gardé le souvenir, qui survit dans quelques traditions » ... et l'auteur d'évoquer à nouveau la morue frite de la foire Saint-Michel que savourait sur place, à même le pouce, son père.

### . Les beaux quartiers...

540 « Les beaux quartiers, faits de maisons individuelles dont beaucoup, précédées d'un bosquet d'agrément, ont l'aspect d'un petit hôtel particulier, se sont étalés dans tout le cours du siècle dernier, mais surtout à partir du règne de Louis-Philippe, où il était conseillé à chacun de s'enrichir, sur les parties hautes de l'entonnoir, au nord-est et à l'est, jusqu'aux belvédères d'où l'on domine les beaux horizons de vallées et de mer. .... Se sont successivement ordonnés autour d'une église, d'une école normale d'institutrices et...d'une école primaire – où mon père « faisait » le cours moyen première année, où donc nous habitions et où je devais apprendre moi-même mes rudiments... »

545 . L'église Saint-Michel... « Temple grec à deux clochers »  
550 « ...seul monument visible de loin au temps où la ville n'avait pas encore projeté au-delà de ses viaducs quelques écrans de béton... édiflée en beau granit du pays, mais dans le style basilical à colonnes qui évoque bien son époque: celle de la monarchie de Juillet.. »

.L'Ecole normale d'institutrices.... » Autres temps autres symboles »  
555 « La partie la plus septentrionale et la plus neuve des beaux quartiers briochins est une extension vers le nord et vers l'ouest de ce premier établissement Louis-philippard. Autres temps, autres symboles : si une église ordonne, l'organisant en paroisse nouvelle, ce quartier Saint-Michel, c'est sous le signe de l'enseignement laïc républicain que s'est développé, dans les décennies qui suivirent le second empire, le deuxième ensemble résidentiel de belle vue dont s'enorgueillit Saint-Brieuc. C'est au cœur de ce nouveau beau quartier qu'est construite l'Ecole normale d'institutrices du département. »

. L'Ecole Baratoux..., « sentinelle » d'une république encore mal assurée.  
565 « De ces rues disposées comme les rayons d'une roue, la plus pentue, et la plus récemment tracée, est la rue Baratoux. Et dans sa partie haute s'élève l'école du même nom, à peu près dans la même position, par rapport au beau quartier dont elle semble la caserne gardienne, que l'église Saint-Michel au regard du sien. Mais le double éponyme n'était pas ici l'archangélique triomphateur du diable. Baratoux était tout simplement le maire qui

570 *dirigeait la ville aux environs de 1900. Passés les premiers temps de l'allégresse républicaine, c'était alors une époque municipalement difficile, où le pouvoir et l'opposition se jetaient, paraît-il, en séance, des encriers à la figure. L'école Baratoux vue à la lumière de cette histoire tendue, pouvait bien ainsi apparaître comme une sentinelle ou comme une provocation. Posée à l'entrée de ce quartier fin de siècle, et monumentalement satisfaisante, elle pouvait aussi sembler le symbole d'une union républicaine entre le peuple commerçant et artisan du bas et la bourgeoisie nantie du haut... j'y passai dans le logement de fonction qu'y occupaient mes parents, dix-huit années de ma jeunesse....*

575 *...je dus faire toutes mes études primaires et secondaires à la lumière d'une lampe à pétrole abat-journée de carton vert. Il faut dire que le beau quartier adjacent n'en était lui-même qu'au gaz. »*

580

## Les Faubourgs..

. Gouédic ... Quartier « *fort mince* », à l'Est, qui « *pousse sa pointe, le long de la route nationale 12, par le pont qu'il avait bien fallu jeter (en 1744) sur la vallée, à mi-hauteur du versant, si l'on ne voulait pas être coupé de la France.*»

585

Un faubourg qui restera « *jusqu'à la grande guerre linéaire et sans continuité* »... Pour atteindre Languieux et Trégueux, et « *pour aller manger solennellement leurs chocards, les Briochins avaient à franchir de vrais espaces campagnards* »...

590 . Saint-Brieuc-Ouest...aux « *topographies plus aisées* »

« *Tout l'ouest de Saint-Brieuc s'étendait, au-delà du rebord de la cuvette primitive, sur un plateau sans grand vallonnements, qui se prolonge sur près de quatre kilomètres sans cesser d'appartenir au domaine communal.* »

595 . Vaste zone, de la rue de Brest à Bien-Assis. « *Gardée, non seulement par les extensions foncières des plusieurs communautés religieuses, mais aussi par la grande emprise d'une vie rurale passablement luxueuse, où dominaient les célèbres choux. Le faubourg de l'ouest s'enfonçait donc à travers ce maraîchage, entre une poussière de hameaux appelés globalement « les Villages » ...*

600 . Faubourg passablement « *confus* », de part et d'autre de l'ancienne R.N.12, où ont été installés progressivement l'Ecole Normale d'Instituteurs, un aéroport pour un temps, le «cimetière neuf », de son vrai nom Cimetière de l'Ouest ( la Croix-aux-Chats), un stade, de nouveaux quartiers « *auxquels fut épargné tout urbanisme systématique* », deux lycées, une immense zone commerciale. Un faubourg aux contours imprécis qui se perd dans Ploufragan en espaces en friches « disponibles » (Les Plaines-Villes) et en passe d'être

605

ceinturé par un complexe routier de contournement du sud de l'agglomération... On a un peu l'impression que cet espace, longtemps ignoré au-delà des rues de la Corderie, Théodule Ribot, du boulevard Laënnec et du quartier Saint-Jouan, au bénéfice de l'extension urbaine à l'est de la ville, a été longtemps, plus que faubourg, une excroissance « fourre-tout » ou l'on installait au fil des décennies, les équipements qui n'avaient pas trouvé de place ailleurs.

610

. Robien... « *Derrière la gare* »

Né avec le chemin, de fer dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, « *le privilège de Robien tient à ce qu'il naquit à la ville dans la liberté, et sans bénédiction d'urbanistes* », affirme le

615 géographe. Pour ce faubourg qu'il trouve « **actif, reposant et aimable** », il note dans les années 1968-1980, un certain « déclin » dû à un vieillissement de la population, à la désindustrialisation, et aussi au développement dans sa partie orientale d'un « **nouveau morceau d'agglomération** » multiforme , « **dont une partie porte le nom de Cité du bon accueil et, hélas ! Une demi-douzaine de tours de dix-sept et dix-huit étages** » (la « Croix-Lambert »..). Mais il lui prévoit un bel avenir : « **Robien pourrait bien bénéficier un jour d'une tendance plus nouvelle encore des politiques municipales à prendre le souci des centres villes gâtés et anémiés** »...

620 Il avait vu juste puisque les tours de Saint-Lambert ont aujourd'hui disparu et que le quartier de Robien, bénéficiant notamment d'une restructuration globale de devant et de « **derrière la gare** » et du dynamisme de sa population, connaît une véritable renaissance, avec pour symbole le remplacement de la vieille passerelle de fer, plus que centenaire par une nouvelle passerelle (encore un « pont »!) couverte, avec ascenseurs de part et d'autre et à l'aplomb des voies...

625 Robien, en effet, offre, selon lui, a toujours offert une authentique cohérence, au regard de son histoire, de sa situation et de sa topographie :

630 . A l'arrivée du chemin de fer en 1866, 47 personnes y demeuraient sur les terres des ci-devant « **seigneurs de Robien** »

635 . « **Un quartier s'organise, où la vie des champs fait bon ménage avec l'établissement d'ouvriers et d'employés de la gare, qui ne sont eux-mêmes que des ruraux conquis – et incomplètement – par la ville.** »

. « **Les grands développements viendront plus tard, avec l'installation de l'usine sidérurgique des « Forges et Laminoirs » puis ultérieurement de « Sambre et Meuse ».. « venue là en repli stratégique au moment du grand conflit mondial »**

. **1931 : 2600 habitants**

640 . **1968 : 4300 « plus largement étalés vers le sud.** »

645 **Robien, un vrai village , peuplé à son origine,« de maisons individuelles, de petites gens, d'artisans et de boutiquiers** », épargné par la tendance des municipalités à se débarrasser de ses « **fonctions encombrantes** » ( cimetières, centrales électriques et autres déchèteries), a pu au fil de son histoire se développer de façon cohérente et relativement harmonieuse , avec le concours de ses habitants, illustration de la théorie fondamentale de notre géographe, celle de « l'homme-habitant » qui devrait pouvoir se créer lui-même ses structures et son cadre de vie et non se les voir imposer artificiellement par des experts de toute nature.

650 On peut alors aborder le regard sévère que Maurice Le Lannou porte sur l'urbanisation incontrôlée et anarchique des années d'après-guerre, avec le chapitre qu'il intitule « Banlieues manquées »

Banlieues manquées.... « **Les lézardes matérielles et humaines de Ginglin...** »

655 « **Saint-Brieuc a manqué ses banlieues. Surtout celles de l'est, au-delà du Gouédic....** »...

660 Nous avons évoqué rapidement les excroissances de Robien dans son flanc sud-ouest et les corrections qui y ont été apportées au niveau de la Croix-Lambert par exemple et la réintégration en cours de Robien dans l'espace urbain ...

Reste le désastre de « Ginglin », quartier naguère dénommé Ville-Ginglin, vivant, où la mixité sociale était

une réalité. Des collectifs avec commerces au rez-de-chaussée où chaque famille avait son jardin, son cabanon, dans des espaces ouverts. Des pavillons, en accession possible à la propriété, avec cour, garage, jardin. Au sommet, la grande Place de la Cité, point de convergence de commerces, des services de la « La Maison commune » : poste, bibliothèque, dispensaire, cinéma, atelier de maintenance à l'arrière donnant sur un jardin public. En son centre, ouvrant sur la grande « Place du Marché », les Bains-Douches, vaste édifice avec un immense lavoir public en sous-sol, avec bacs individuels et eau chaude...

La Ville-Ginglin, était effectivement une petite ville avec de part et d'autre de sa rue axiale, les rues de l'Espérance, de l'Avenir, de la Prospérité de la Concorde, de la Solidarité, convergeant vers le Rond-Point-de-l'Aurore, à l'est, au soleil levant... Une école publique de filles d'abord et de garçons en 1950, un stade, une équipe de Football après la guerre, l'Amicale Ginglinaise, créée à l'initiative de Louis Partika, mécanicien en cycles...

« **Automobilistes, attention !**»,

600 enfants habitent la cité,

675 pouvait-on lire sur un panneau de part et d'autre de la plus belle avenue de Saint-Brieuc, aux larges trottoirs arborés et éclairée la nuit, l'Avenue Loucheur, du nom d'un Ministre des années 1930, promoteur des H.B.M. (habitations à bon marché).

680 « **Ginglin**, écrit notre auteur en 1986, *n'a pourtant guère plus de cinquante ans. Loucheur qui fut l'éponyme de sa grande rue axiale, suggère la date : la loi de même nom qui finança les Habitations à Bon Marché est de 1928. Les noms des autres artères, qui convergent vers la Rond-Point de l'Aurore, évoquent la naïveté enthousiaste des créateurs...Ginglin était la « ville nouvelle ». Peu importe qu'elle fût abstraite, pourvu qu'elle témoignât d'un progrès de l'humanité et annonçait des lendemains qui chantent... »*

685 « *Le long de la rue principale, de cet ensemble délabré, des façades point encore vieilles ont leurs ouvertures oblitérées par des planches entrecroisées qui défendent des logis abandonnés. Et tout est à l'abandon autour des rues bien alignées, mais aux chaussées disjointes. Entre les immeubles conçus pour le bonheur, les jardinets prennent les couleurs de cimetières délaissés... »*

Effectivement, immédiatement après la guerre, on a densifié la « Cité-Jardin » en construisant de nouveaux immeubles « Pierres-Prigent », dans les jardins, rue de l'Avenir, rue de l'Espérance, rue Mathurn Méheut ( ex. Lafayette), avenue Loucheur... On a ainsi supprimé les espaces conviviaux, les liens entre familles... On a installé une douzaine de  
695 « maisons d'urgence », rue Edmond Rostand (ex. Anatole France), cabanes plus que maisons, ajoutant la misère à la pauvreté assumée du bas de la cité... Plus tard, on a remplacé le groupe scolaire et le terrain de foot par « pôle universitaire », en y intégrant la Maison Commune devenue amphi... Les Bains-Douches ont été remplacés par une maison de retraite où se sont retrouvées maintes personnes devenues « âgées » anciennes locataires de l' « Office »... Puis  
700 on a démoli progressivement les collectifs des années trente, pour y installer notamment une petite résidence universitaire d'une laideur innommable... Bref on a détruit la Ville-Ginglin pour installer dans son pourtour, le « quartier Europe », pour construire des tours aujourd'hui vouées à la démolition, rue Balzac...avec des constructions sans cohérence, rue de Genève...

La « Pharmacie de la Cité », où trônait son atypique et populaire apothicaire André Bougeant est devenue « Pharmacie de l'Université » !...

Restent les pavillons du haut de la Cité, rénovés par leurs propriétaires, Reste comme témoignage d'une vie de quartier abîmée, les deux immeubles rénovés de « Place de la Cité » qui a, pour l'instant conservé son nom mais dont les commerces ont disparu, en dehors de la boulangerie, elle aussi baptisée de l' « Université » et le bureau de tabac..

710 Bref, on a progressivement détruit la Ville-Ginglin, pour y noyer son site dans un espace multiforme et anarchique ...

La restructuration du quartier de Balzac, avec commerces, services, équipements scolaires, de loisir et sportifs augure sans doute d'un heureux sursaut, mais il a fallu cinquante ans pour se rendre compte du désastre et essayer de le corriger, partiellement...

715

.. !..

720